

**ELOÏSE
LEMOINE**

**TU N'AURAS
PAS DÛ**

Eloïse Lemoine

Tu n'aurais pas dû

© Eloïse Lemoine, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-5285-7

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

- *Tu es sûr que ça va fonctionner ? Il va se douter de rien ?*
- *T'inquiète pas. Fais-moi confiance, il n'y verra que du feu.*
- *Oui mais quand même, ça pourrait dégénérer, tu crois pas ?*
- *Rappelle-toi ce que disait papa.*
- *T'as peut-être raison. Mais il faut pas qu'on se loupe.*

1

Assis sur le canapé, fumant une cigarette, je regarde la lumière orangée du soleil couchant se refléter sur le mur blanc en face de moi. Quelques rayons me chauffent les épaules et la nuque, en même temps qu'ils adoucissent un peu mon humeur rageuse de ces derniers temps. Le soleil passe par la verrière située derrière moi, sur tout un pan du salon et se fraye un chemin au travers de la jungle de plantes que je fais pousser sous les vitres de cette dernière. Je trouve cela apaisant. Au pied de cette verdure, j'ai même installé des carrés en bois remplis de terre pour me faire un potager « hors nature ». Mon côté bio-écobobo.

À la radio, passe une chanson que j'aurais pu croire écrite pour ma situation à quelques variations près. Il s'agit d'un morceau de Debout sur le zinc. Ça dit :

*Un regard de biche,
Des cils qui touchent le ciel,
Des seins qui aguichent,
Des jambes... Oh mon Dieu, je chancelle !
Des fesses made in tungstène,
Un goût parfum roudoudou,
Une peau terre de Sienne,
Une voix qui fait : « Dou, dou, poupoupidou »,
Une taille de guêpe,
Des mains mâtinées de velours,
Et sur la tête des bouclettes qui dégringolent jusqu'aux fesses.
Maman, au secours !
Dire qu'elle n'aime que moi,
Dire qu'elle dort dans mon lit,
Dire qu'elle est à moi et que tout le monde m'envie mais*

*Elle m'ennuie, m'ennuie, m'ennuie,
Elle m'ennuie du lundi jusqu'au lundi,
Elle m'ennuie, m'ennuie, m'ennuie,
Elle m'ennuie même pendant la nuit.*

Quand je rêve de sirènes,

*Elle me parle de ma mère,
À l'instant suprême elle se prend
À parler de la sienne,
Mes amis sont bannis
Et ma guitare est sous clef,
Huit crises d'hystérie par jour
Sont nécessaires à sa santé.
Sans hésiter, je vous l'affirme,
C'est une professionnelle,
Cette chanson le confirme,
Mais pourquoi elle est si belle ?*

*Elle m'ennuie, m'ennuie, m'ennuie,
Elle m'ennuie du lundi jusqu'au lundi,
Elle m'ennuie, m'ennuie, m'ennuie,
Elle m'ennuie même pendant la nuit. ¹*

Je l'attends et l'entends qui se prépare dans la salle de bain située à l'étage, sur la mezzanine qui domine le grand espace vide faisant office de salon. Seuls, une table basse et un canapé composent la pièce de vie. Dernièrement j'y ai ajouté un poêle à bois, mais madame m'interdit de me faire quelques flambées sous prétexte que cela fait de la poussière. Peut-être un peu trop chaleureux pour la dame de glace ? Parce qu'entre nous, le ménage est géré d'une main de maître par Rosa, Colombienne embauchée il y a deux ans, à cet effet.

Ma dame trouve flippants les lieux présentant quelques signes de vie. Elle pourrait devenir hystérique devant une chaussure apparente près de la porte d'entrée. Tout ce vide me fait l'effet de vivre sur une banquise. C'en est presque étourdissant.

Je suis ainsi, rêveur, profitant de ce moment de tranquillité : elle est en train de se repoudrer le nez et d'opérer à sa transformation en femme aimable et sociable, ce qui peut demander un certain temps. Nous sommes invités chez des connaissances professionnelles n'ayant pas eu l'occasion de découvrir sa vraie nature.

Elle, c'est Aline, ma partenaire de vie. À nos débuts, la vie me paraissait douce. Je me laissais porter par le bonheur d'avoir été accepté dans sa vie. Elle m'éblouissait. Je la trouvais belle, raffinée, intelligente... de bons gros clichés

pour bêta romantique.

On a passé de bons moments ensemble. On rigolait beaucoup, pour un rien. On passait des soirées entières à se taquiner. On vivait en réclusion volontaire dans un périmètre ne dépassant pas les vingt mètres carrés de mon studio rue Montmartre. De temps à autre, les jours ensoleillés, nous faisons exception pour se rendre en haut de la butte et profiter de la vue autour d'un pique-nique improvisé. Nous regardions les touristes et nous moquions gentiment d'eux, en cherchant leur pays d'origine au vu de leur tenue vestimentaire et leur manière d'être. Puis, rassasiés de tout ce monde, nous retournions nous blottir sous les draps.

Bien évidemment, il s'agissait là des toutes premières semaines. Il va de soi, que nous ne pouvions agir ainsi éternellement. Aussi, progressivement, la vie a repris son cours : aller au travail, faire les courses, se disputer de temps en temps pour des broutilles...

Mais qu'est-ce qu'elle fabrique dans cette salle de bain ? On ne va pas y passer la nuit non plus ?

C'est dans cette deuxième phase que j'ai commencé à présenter Aline à mes amis. C'est ainsi, qu'un soir de juin, on s'est tous retrouvés au « Purgatoire », un bar où l'on pouvait également manger, se trouvant face au cimetière du père Lachaise. Il proposait tous les vendredis des concerts. Ambiance décontractée, voisinage pas gênant.

Arrivés les premiers sur place, on s'est installé dans la pièce au fond de la salle, seul endroit où se trouvaient des banquettes. C'était le lieu le plus éloigné des musiciens qui étaient en pleine installation de leur matériel. Ici on serait bien et plus au calme. Seul bémol à cette pièce : elle était le passage de la cuisine et des toilettes.

Une fois la prise de possession de notre « cocon », Alexandre, mon meilleur ami, est arrivé rapidement derrière nous. Gérald et Émilie (la sœur d'Alexandre) ont suivi de peu puis, les retardataires chroniques. On ne savait jamais dans quel ordre ils arriveraient, mais on savait qu'ils arriveraient en retard.

Tout ce petit monde bisé et installé, le volume sonore monta d'un coup. Les attractions de la soirée étaient Aline et le couple que je formais avec elle. Moi, l'éternel adolescent qui ne voulait pas s'engager mais qui tombait amoureux à tous les coins de rue. L'éternel copain célibataire et fêtard prêt à toutes les sorties, l'épaule attentive pour les moments de spleen, le confident de ces dames. Je soupçonnais même les gars d'avoir lancé des paris quant à ma persévérance

dans ma toute nouvelle histoire. Combien de temps allais-je tenir avant de partir les jambes à mon cou ?

Je voyais l'œil appréciateur de mes copains, ce qui n'était pas sans chatouiller mon ego. Là, j'avais frappé fort. J'avais mis du temps, mais ce n'était pas pour ramener n'importe qui.

Les femmes discutaient dans leur coin et les garçons profitèrent d'une pause clope à l'extérieur pour entamer leur interrogatoire.

« Hé mec, où'est-ce que tu as déniché une bombasse pareil ?

— Nico, comment tu parles ? C'est la femme de Martin tout de même.

— Excuse mec. Mais quand même. Regarde-le, il ne ressemble à rien.

— Tu oublies que ça fait partie de mon job de fréquenter ce genre de canon.

— Alors pourquoi tu n'en as pas ramené plus tôt et pourquoi tu ne nous en as pas encore apporté ? » Demanda Gérald. « C'est qu'un petit lot dans son genre, ça ne ferait pas tâche sur mon bout !

— Cherches pas Gérald, t'es déjà maqué avec ma sœur il me semble.

— Oui, bon, je disais ça comme ça, prend pas la mouche Alex. »

Et tous d'éclater de rire. Ce genre de discussion était prohibé en présence des compagnes, il va de soi.

« Sans rire mec, tu te la fais depuis combien de temps ? Moi, je dis qu'il y a quelque chose de louche là-dessous : tu as gagné au loto, tu lui as dit que tu étais un riche héritier, elle est limitée intellectuellement ?

— Ça doit être ça, parce que sinon, je ne comprends pas, moi non plus. »

Je leur tapais derrière l'épaule en rigolant et leur rétorquais :

« Allez les gars arrêtez vos conneries, vous ne pouvez pas comprendre mon pouvoir d'attraction, vous êtes juste jaloux. » On fit redescendre notre hilarité avant de retourner rejoindre les filles à l'intérieur. Il fallait garder un peu de sérieux apparent devant ces dames. L'ambiance avait l'air juste cordiale entre elles, voire un petit peu plombée. Je mettais cela sur le coup de la découverte : elles ne se connaissaient pas encore. Elles se détendraient avec le temps.

N'y faisant pas attention, on s'installa, les gars et moi, avec la légèreté d'un troupeau d'otaries, ce qui eut tendance à radoucir l'atmosphère.

Le temps passa ainsi de manière joyeuse. Content de revoir mes potes, j'avais un petit peu délaissé Aline, lui laissant le champ libre pour faire connaissance et peut-être se nouer d'amitié avec les « épouses ». J'avais eu tout faux. Elle s'était sentie rejetée et humiliée. Elle disait que les filles n'avaient pas été sympas avec elle et qu'elles lui auraient fait comprendre qu'elle n'était pas la bienvenue. D'après elle, Émilie aurait sous-entendu que nous n'avions rien à faire ensemble

et que sa présence à mes côtés cachait un intérêt malhonnête.

Elle me fit la tête sur le chemin du retour. Je ne comprenais pas bien l'ampleur que prenait la situation, mais je ne cherchais pas plus loin les explications et la laissais bouder. Ça passera. Entre nous je doutais des propos soi-disant émis par Émilie. Ça n'était pas son style. Mais qu'importe, il n'y avait pas péril en la demeure.

Bien qu'elle se terminât avec un bémol, j'avais passé une très bonne soirée.

Au fait, je ne me suis pas présenté. Je m'appelle Martin. Je vis depuis bientôt trois ans avec Aline, la plus sublime des femmes. Tous les hommes, ou presque, rêvent de l'avoir dans leur lit. Toutes les femmes la jalourent et rêvent de la voir s'humilier en public. Comme ça, juste pour le plaisir de la voir ridicule, le plaisir de pouvoir rigoler d'elle quelques secondes.

Moi, je veux juste qu'elle disparaisse de ma vie. J'ai bien essayé de la quitter à plusieurs reprises, mais elle a réussi à me faire flancher, à utiliser mes faiblesses ou alors je me dégonflais. Parfois elle menaçait de se suicider, d'autres fois elle partait dans des crises d'hystérie incroyables, ou encore, elle se faisait tellement douce que le doute me venait. En bref, de guerre lasse, je me laisse manipuler, du moins en apparence.

C'est pour moi la plus emmerdante des femmes, mais là c'est une faveur personnelle qu'elle me fait. Une marque d'attention particulière pour « l'homme de sa vie ». Votre dévoué serviteur, le bien nommé : moi. Martin Letellec. Un nom breton pour un Normand « monté » à la capitale en ses jeunes années.

J'ai trente-quatre ans, je suis journaliste opérant dans le milieu de la mode. Un physique que l'on pourrait qualifier de moyen : mignon, mais pas canon, avec une pointe, paraît-il, de charisme, mais pas de quoi attirer des troupeaux de femelles en chaleur. Brun, yeux marron clair, cheveux courts mais pas trop, juste assez de longueur pour pouvoir les coiffer « avec un pétard » ; un mètre soixante-seize, pour soixante-dix kilos, une barbe de trois jours comme la mode l'exige : style négligé-travaillé comme on dit. Je vis maintenant dans un loft, un ancien atelier de couture réhabilité, à Montreuil-sous-bois et me déplace à moto, une Triumph Bonneville, pour mieux circuler dans les bouchons parisiens et franciliens. Et puis ça donne un petit côté branché qui fait tourner quelques têtes, parfois, sur mon passage. Pas de quoi pavoiser mais juste assez pour flatter un peu l'ego.

Les mauvaises langues pourraient me qualifier d'hipster ou de bobo. Mais tout cela n'est que façade pour moi. Une manière de me fondre dans les milieux particuliers que je fréquente professionnellement. Une tenue de camouflage en quelque sorte. Une vareuse et des bottes feraient aussi bien l'affaire si je m'écoutais.

En bref, le genre de gars avec qui ne s'accouple pas le genre de déesse